

le libertaire

hebdomadaire

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adapté à chaque époque.

ABONNEMENTS POUR LA FRANCE

Un an.....	6 fr.
Six mois.....	3 fr.
Trois mois.....	1 fr. 50

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

PARIS — 15, Rue d'Orsel, 15 — PARIS

Adresser tout ce qui concerne
La Rédition
à SILVAIRE

L'Administration
à Pierre MARTIN

ABONNEMENTS POUR L'EXTÉRIEUR

Un an.....	2 fr.
Six mois.....	1 fr.
Trois mois.....	2 fr.

Rousset et ses juges

Je trouve que le cas du curé d'Igornay offre une certaine analogie avec celui de Rousset.

Il y a un ratichon là-dedans, disent le commissaire et le juge chargés d'instruire dans l'affaire d'Igornay ; eh bien, son compte est bon, à celui-là !

Et de suite on fait les gros yeux à l'abbé Larouze : on l'emprisonne, on fouille dans sa vie privée, on incarne dans son passé, on épingle ses actes... Le juge et le commissaire se frottent les mains, en signe d'allégresse.

Songez donc : pour un bon fonctionnaire combiste, le curé est un morceau de choix, d'en boulotter un de temps en temps est excellent pour obtenir de l'avancement. On fait sa cour comme on peut, aux maîtres du jour.

Puisque vous étiez présent lorsque fut commis le meurtre de Brancoli, dit le lieutenant Pan-Lacroix à Rousset, le coupable, ce ne peut être que vous.

Malgré l'absence de toute preuve : malgré les contradictions dont s'émaillent les déclarations des témoins, Rousset est emprisonné, mis au secret ; il est traité comme le pire, comme le dernier des criminels ; il a beau crier, clamer, hurler son innocence, il doit être le coupable que l'on condamnera sévèrement, que l'on supprimera peut-être. Les officiers, ses juges, en ont décidé ainsi.

**

Le curé d'Igornay a des amis puisqu'ils, sans doute, ne l'auraient pas abandonné à son triste sort. Si un des assassins du marguillier n'avait point affirmé que le prêtre était absolument innocent du meurtre qu'on lui reprochait, et qu'on l'eût condamné, tout le clan clérical se fut levé ; on aurait crié au déni de justice, à la honte, à l'injustice ; même parmi les irréligieux, les aréligieux, les j'm'en foutistes, les pères tranquilles sans foi ni dieu, l'abbé aurait trouvé des partisans, des défenseurs, l'affaire était passionnante, elle eût été la cause d'interminables et ardentes discussions au café, entre deux manilles.

Mais Rousset...

Ah ! Rousset, c'est autre chose : il n'est pas curé, sa parole n'a point mis de baume sur les chagrins des petites vicomtesses châtelaines, il ne connaît pas les gestes bénissoirs, il n'est pas onctueux, papelard, doucéâtre. C'est un homme, un vrai, un gars du peuple, il est de chez nous, avec nous. Comment voulez-vous alors que les pluminis en dentelles, les humanitaires de haut lieu, les philanthropes blasphemés s'intéressent à lui ?

Encore, bien que laïc, s'il était millionnaire, s'il était apparenté avec les familles notoirement galetteuses de France et de l'étranger, nous verrions des apôtres, brandissant le sacré flambeau de la vérité, surgir de leurs coquilles au fond desquelles ils sommeillent depuis l'affaire Dreyfus. Nous verrions accourir, plume en avant, la phalange glorieuse des intellectuels, prête à aligner des phrases redondantes pour sauver un homme, pour servir la justice, la vérité, l'humanité, que sais-je encore ? et aussi... pour passer à la caisse.

Mais le sauvetage de Rousset ne peut rapporter ni argent, ni lauriers.

Dans ces conditions, comment voulez-vous trouver quelqu'un — j'entends quelqu'un de bien, d'illustre — qui veuille s'occuper du cas de ce simple soldat, de ce purotin ?

**

Le curé d'Igornay fut arrêté d'abord parce qu'il était curé, ensuite parce que deux vauriens, coupables eux, l'accusaient.

Rousset fut accusé d'avoir poignardé

son camarade Brancoli, et emprisonné parce qu'il est Rousset, parce qu'il osa dire la vérité sur la mort d'Aernoult, voulant ainsi au mépris public des brutes sadiques comme Sabatier, Beignier et Casanova, et parce que les individus soupçonnés, enchantés de voir que l'on avait immédiatement songé à accuser Rousset, s'empressèrent à leur tour de faire chorus avec leurs chefs, afin de se tirer d'affaire.

L'officier instructeur entendit deux fois par jour, quelquefois trois, les autres témoins du drame, Sauval, Bintein et Bordesoulli.

« Vous êtes soupçonnés, leur dit-il, d'avoir trempé dans le meurtre de Brancoli, mais je dois vous dire que, moi je soupçonne fort Rousset d'avoir commis ce meurtre, hein ! qu'en dites-vous ? »

Lieutenant, vous avez raison, s'exclament les trois larrons, c'est Rousset qui a frappé Brancoli ; nous, nous sommes innocents, tout à fait innocents ! »

« Je m'en doutais, dit l'autre, je vais vous faire remettre en liberté. »

Quel ineffable juge d'instruction que ce lieutenant Pan-Lacroix !

Brancoli, sur son lit d'hôpital, affirme, aux infirmiers et au médecins-major qui le questionnent, que ce n'est pas Rousset qui l'a frappé, et il suffit qu'on veuille bien enregistrer officiellement ses suprêmes déclarations, t'en voulant pas, dit-il, que l'on persécute un innocent.

On fait part de l'ultime désir de ce mourant à Pan-Lacroix ; celui-ci répond : « Oh ! croyez-vous que le témoignage de ce Brancoli a quelque importance ? » (sic).

Enfin, il se décide tout de même à alerter le mourant.

« Mon ami, dit-il à Brancoli, pourquoi vous obstinez-vous à prétendre que Rousset est innocent, que ce n'est pas lui qui vous porta le terrible coup de couteau dont vous ressentez aujourd'hui les douloureux effets ? »

« Je jure, dit Brancoli, que ce n'est pas Rousset qui m'a frappé ! »

« Ta ta ta... » dit le lieutenant, et il s'en va.

Le lendemain, notre brave officier instructeur, grand comme le monde, racontait à qui voulait l'entendre, que Brancoli ne voulait pas dénoncer Rousset, tout simplement parce que, croyant en lui, il voulait que son assassin restât libre afin de se venger soi-même.

Oh ! subtile logique des officiers d'Afrique... »

**

Le curé d'Igornay avait contre lui, il gués pour le perdre, des anticlériaux de gouvernement, bas et flagorneurs du Pouvoir, Homais de tribunal ; Rousset, lui, doit compter avec toute la coterie galonnée contre laquelle naguère il se dressa, et qui ne pratique point le pardon des offenses.

Ah ! vilain ! tu nous empêches de danser joyeusement, jambes alertes et conscience calme, sur les tombes de nos victimes ; tu hurlas à la mort, chien maudit ; eh bien ! attends un peu !

Le chœur des gradés patriotes et absinthistes, des échaouas féroces, menace Rousset. L'heure de la vengeance va bientôt sonner ; le héros de Djenné-Dar sera condamné, emmené en quelque pénitencier lointain où on le fera mourir à petit feu. Ce sera délicieux, et l'honneur de l'armée sera vengé.

Puisque Rousset n'est ni curé, ni millionnaire, puisqu'il ne peut, ne doit compter que sur nous, sachons le défendre, sachons combattre pour un des nôtres.

Laissons en paix les arrivistes et les arrivées de l'affaire Dreyfus.

Le spectacle lamentable que nous

donnent ces autres, qui furent sonores, doit décupler notre énergie.

A l'heure où paraîtront ces lignes, Rousset sera déjà devant ses juges — et quelles juges — réunis en conseil de guerre.

Par ordre, il sera condamné, malgré que soit connu de tous aujourd'hui le véritable meurtrier du malheureux Brancoli.

Il appartient au monde du travail tout entier de se soulever pour sauver Rousset et empêcher de pareils crimes de se continuer.

Eugène Péronnet.

AUX ETATS-UNIS

James Mac Namara condamné à mort.

Son frère est condamné à quinze ans de prison.

Des nouvelles étranges nous parviennent des Etats-Unis. Les syndicalistes et frères J.-J. M. Namara étaient accusés d'avoir fait sauter à la dynamite, en octobre 1910, les bureaux du Times, de Los Angeles, organe du général Otis, l'adversaire des syndicats ouvriers.

Une grande campagne de protestation fut menée pour prouver leur innocence. Et brusquement, alors que rien ne le faisait prévoir, ils viennent d'avoir été les auteurs de plusieurs attentats à la dynamite. Cela a exaspérés les socialistes et syndicalistes paix sociale, ainsi que le fameux Gompers, qui déclare traitres à la classe ouvrière et va même jusqu'à réclamer contre eux la peine de mort.

Ces nouvelles nous parviennent trop tard pour y ajouter de longs commentaires. Mais que penser de ces fripouilles et suiveurs de Gompers qui réclament contre les anarchistes la peine de mort ?

Bien qu'en France on soit tombé bien bas, un Compère-Morel ne va pas jusqu'à là. Que Gompers ne s'étonne pas, quand il viendra en Europe, s'il reçoit une relente gifle ou autre chose sur la figure.

E. D.

Pour le Pioupiou

Les flibustiers ou corsaires d'autrefois ne ravageaient pas toujours impunément les côtes plus ou moins lointaines. Qu'ils fussent aperçus par un vaisseau de guerre anglais ou français, ils étaient vite saisis puis pendus aux vergues de leur propre navire, sans autre forme de procès.

Encore ces gens opéraient-ils pour leur propre compte. Les flibustiers de la finance ont trouvé moyen, eux, d'employer gratuitement des « défenseurs de la patrie » à leurs entreprises de rapiécerie. C'est ce qu'on nomme l'expansion coloniale.

Au Maroc, en Chine, à Tripoli, on cent autres lieux, les flibustiers modernes ne se sont pas montrés moins féroces que leurs devanciers. Mais ils se sont paisiblement enrichis, et leurs tristes mercenaires ont été glorifiés.

Telle est la vérité que le Pioupiou de l'Orne a répétée une fois de plus, cette année, aux concrètes. Le vaillant petit journal va passer de ce fait une sixième fois aux assises.

Une fête est donnée en sa faveur, samedi, à huit heures et demie, au Salon de la Porte Dorée, avenue Daumesnil.

Voici une manifestation des plus intéressantes par ces temps de poursuites antimilitaristes à outrance. C'est donc un devoir pour les antimilitaristes de se rendre à cette fête.

Désarmons, nom de Dieu !

Oh ! Hervé, ils vont bien tes amis, les gueules, et si parfois il se rend sur les champs de grève, lui, malgré que les ouvriers ont tort, c'est pour mieux les étrangler.

Il n'a pas peur de dire qu'il est hostile à toutes les grèves ; c'est de la faute à l' grève si l'on en est réduit à la soupe communiste, si les gosses des grévistes crèvent de faim. Et dire qu'il y a des imbéciles qui mettent cela sur le compte de la rapacité patronale. Et le bougre demande le concours des députés bourgeois pour entraver la logomachie révolutionnaire et amener une ère de paix sociale.

Allons, mon vieux Breton, qu'est-ce que tu fous en dehors du Parti ? Viens vite, mon vieux, on conserve ta place.

Et vous autres, Viviani, Millerand, accourez à la rescouasse, on désarme Gustave l'a dit, on va pouvoir constituer le vrai parti révolutionnaire, le grand, le seul, l'unique, et puis si les anarchistes ne sont pas contents, ils continuent à nous embêter avec leur antiparlementarisme... Delory se charge bien de les envoyer rejoindre Girier-Loriot.

E. Jacquemin.

GROUPE DES AMIS DU « LIBERTAIRE »

A l'issue de la réunion de mardi, après échange de vues entre camarades, il a été décidé d'organiser dans plusieurs quartiers, des réunions chaque semaine. La première aura lieu salle Chatel, 1 bis, boulevard Magenta, mardi 12 décembre.

Le camarade Jacquemin fera une cause sur les dernières événements. Tous les amis du « Libertaire » sont invités.

Des camarades nous ont envoyé des lettres d'encouragement ; nous les en remercions, mais cela ne suffit pas. Que ceux qui nous approuvent nous aident par tous les moyens.

E. D.



EN CHINE

Avant peu, nous allons voir, une fois encore, fraterniser dans le crime soldats français et allemands. Sous le prétexte de « rétablir l'ordre », on va nous offrir l'écurant spectacle de la dernière expédition internationale, où Français, Japonais, Allemands, Russes et Anglais rivalisent de cruauté, de sadisme, de monstruosité.

En attendant, pour faire pendant au portrait de l'intégrale général Toutée, il nous faut signaler ces deux généraux envoyés à Tien-Tsin, dont les malversations ont été dénoncées par le sénateur C. Humbert. L'un constituait des « masses noires » ; l'autre, successeur du premier, les supprima, « mais pour en employer les fonds à l'achat d'une victoria, d'un mano, etc., bien qu'il fut déjà pourvu d'indemnités diverses s'élevant, avec sa solde, à une cinquantaine de mille francs ! »

Les résultats d'une enquête ayant été ébruités, on sévit... contre un sergent, trois caporaux et cinq soldats. Oh ! ces conseils de guerre !

Simblable partialité révolte jusqu'à notre sénateur qui se remet de plus belle à faire du tapage. Maintenant, il paraît qu'un des deux généraux serait « blâmé » et l'autre mis en disponibilité.

Tant pis pour celui-ci. Il aurait bien pu se refaire, et largement, aux dépens des riches Chinois que MM. les officiers vont dévaliser à nouveau avec un entraîn très civilisateur.

LES CRIMES DE L'A.P.

Il est venu l'hiver « tueur de pauvres gens ». Mais si l'hiver est la saison la plus funeste aux malheureux, l'Assistance Publique, elle, les tue d'un bout de l'année à l'autre.

Que de travailleurs, à Paris surtout, vont se faire soigner dans les hôpitaux dépendant de l'A.P. Le père y va pour ses accidents du travail, la plupart des maladies provenant de la mauvaise organisation du travail. Les enfants, venus au monde et élevés dans des conditions détestables, le plus souvent, y vont aussi. La compagnie de l'ouvrier, du petit employé, y fait fréquemment ses couches.

Il n'est pas douteux que la société est assez riche pour donner à tous ces travailleurs, lesquels sont précisément les producteurs de la richesse sociale, les soins les plus complets, les plus minutieux. Hélas, que nous sommes loin de compte.

Je ne dirai que ce que j'ai vu ou connu. Mais combien de prolétaires — la grande majorité d'entre eux, à Paris ! — pourraient en raconter autant...

« S'il est juste et nécessaire que tous les malades reçoivent des soins attentifs et intelligents, de quelle vigilance, de quelles précautions ne devrait pas être entourée la vie des tout petits. Peut-on songer sans trembler à la fragilité de cette petite chose qui apparaît dans un vagissement ? Les nouveau-nés, mais il suffit d'une négligence de quelques minutes ou d'un mouvement peu brusque pour enlever la vie à ces êtres délicats. Eh bien, il y a au moins un hôpital à Paris où les nouveau-nés sont plus mal soignés que de petits chiens et je suis prête à en faire la preuve.

Oui, il en est ainsi, à cette heure où les repus et les politiciens clament plus fort que jamais que la France se dépeuple, qu'il faut beaucoup d'enfants pour rendre leur patrie prospère.

La plupart des lecteurs connaissent, tout au moins de nom, la clinique d'accouchement Tarnier, qui dépend de l'A.P. Eh bien, dans cet hôpital, *on nous tue nos enfants* ! Pourtant, c'est un professeur réputé qui se trouve à sa tête : M. Bar jouit d'une réputation nationale, européenne même. Mais voilà, il paraît que lorsque M. Bar n'était que chef de clinique, tout allait bien. Les titres, les honneurs, la grosse prétendue étant venue, la conscience s'est enfuie, il fait croire.

Toujours est-il que ce qui se passe dans son hôpital, M. le professeur Bar l'ignore, volontairement ou non, et qu'il y a derrière lui toute une foule de médecins, de sages-femmes, de surveillantes, d'infirmières et de nourrices, pleins d'inconscience ou d'incapacité. Les meilleurs font strictement leur service et, tremblants pour leur avancement, ferment les yeux sur ce qu'ils voient.

Les nouveau-nés sont moins surveillés que n'importe quel bétail. A certaines heures, on porte chaque nourrisson à sa mère. Refuse-t-il — chose grave — de téter et la maman s'alarme-t-elle ? Il n'a pas faim, laissez-le jeûner, dit la surveillante. C'est ainsi que j'ai vu un enfant rester *cinq jours* sans rien prendre. Celui-ci mourut deux heures plus tard : « On me l'a tué ! criait la mère. Je me vengerai ! »

Et cette autre qui, sans attendre le jour de sa sortie, voulut partir, parce que son enfant, jamais lavé — aucun ne l'est à Tarnier — avait ses parties génitales et ses langues pleins de sang...

Cependant on nous dit : Il faut des soldats à la France ! Il faut des bras pour « nos » usines et pour « notre » sol ! Et celles d'entre nous qui ont accepté avec allégresse les tortures de la maternité, non seulement pour léguer dans un enfant leur propre sang, mais pour qu'il soit heureux et fort et qu'un jour, conscient, éclairé, il poursuive après nous notre idéal de justice et de beauté, celles-là et les autres seront donc à la merci d'une administration criminelle qui ne sait que répondre aux mères éprouvées : « Vous êtes jeune, de soigner les bébés, et c'est une malheureuse ignorante, recrutée au hasard, incapable de donner d'elle-même des soins intelligents.

Mais l'on peut réclamer, exiger que le médecin voie l'enfant ? Hélas, il faudrait pour cela que les mères fussent conscientes, non seulement des dangers que courrent leurs enfants, mais encore de leurs droits. En réalité, la plupart de ces malheureuses sont des êtres passifs, résignés à tout, habitués à toujours échiner et qui ont pour l'Administration le même respect et la peur, la crainte dont elles entourent la patron, propriétaires et tous les représentants des institutions bourgeois.

Voici un fait dont je peux certifier la véracité. Une femme accouchée à Tarnier n'a cessé de réclamer, pendant douze jours, que son enfant fut examiné et alimenté, car elle n'avait pas assez de lait pour le nourrir. Quand l'enfant, très fort, très bien constitué à la naissance, eut perdu près d'une livre, devant les réclamations réitérées de sa mère, on se décida à alimenter le bébé. Mais de quelle manière ! Du lait stérile lui fut donné dans des proportions absolument néfastes ; tantôt en quantité exagérée, tantôt avec insuffisance ; il arriva aussi que, le lait manquant à l'heure de la tétée, l'enfant ne fut pas alimenté du tout. Bientôt, le muguet, cette maladie si souvent mortelle chez les nouveau-nés, se déclara, et l'on sait que cela se produit dans les cas de faiblesse ou de nourriture insuffisante.

Le médecin ne sut rien. Ce fut la mère qui, s'en étant aperçue, dut demander des soins pour son enfant. Mais

il fallut de longues et véhémentes réclamations pour qu'on daignât l'entendre. L'enfant fut soigné ; encore une fois, de quelle manière ! Alors qu'il fallait, en pareil cas, procéder à huit ou neuf lavages antiseptiques de la bouche — une après chaque tétée — le petit malade fut soigné *une fois* par jour.

Le jour qui précéda sa sortie, celui-ci éprouvait de grandes difficultés à respirer : Ce n'est qu'une poussière, dit-on à la mère.

Le lendemain, un médecin devant siigner la feuille de sortie de l'accouchée, cette dernière put lui faire enfin examiner son enfant. On va voir comment. M. le docteur Pelissier, attaché à la clinique Tarnier, ne démentira pas le fait. Il était onze heures. Sans doute une affaire urgente : appelait au dehors le docteur Pelissier, car il sembla fort impatient de sortir dès qu'il apparut ; puis il fit voir son vin mécontentement.

Il fut alors examiné les deux femmes qui quittaient l'hôpital ce jour-là.

Le débarrassant rapidement de ses gants, de sa canne et de son chapeau, le médecin jeta un hâfif coup d'œil sur notre accouchée, et comme elle lui demandait d'examiner son enfant qui respirait avec peine : — Qu'a-t-il ? demanda le docteur à la surveillante. — Une simple poussière dans le nez, ce n'est rien. — Mettez-lui un peu de vaseline dans les fosses nasales, conclut M. Pelissier en s'enfuyant.

Or, un médecin appela le jour même par la famille constata que l'enfant était dans un état très grave ; le muguet, qui faisait des ravages depuis plusieurs jours, avait alors gagné les voies respiratoires. L'enfant mourait le lendemain.

C'est peut-être peu de chose pour des fonctionnaires que la vie d'un petit être humain ; c'est tout pour une vraie mère. C'est pourquoi la mère du bébé mort proteste énergiquement contre l'impéritie criminelle des responsables de la clinique Tarnier ; c'est pourquoi elle dit que ces hommes sont des assassins.

Que de malheureuses compagnes de prolétaires sont dans son cas, quels écrasants témoignages, quelles accusations formidables nous pourrions porter, et par ainsi mettre en garde les ménages ouvriers contre l'hôpital meurtrier, si toutes les mères dont on a tué les petits se levaient pour réclamer justice !

Me lira-t-elle cette infortunée qu'une sage-femme de l'A.P. accoucha et fit transporter en hâte à l'hôpital, quand elle vit la mère malade et l'enfant perdu. Celui-ci mourut deux heures plus tard : « On me l'a tué ! criait la mère. Je me vengerai ! »

Et cette autre qui, sans attendre le jour de sa sortie, voulut partir, parce que son enfant, jamais lavé — aucun ne l'est à Tarnier — avait ses parties génitales et ses langues pleins de sang... Cependant on nous dit : Il faut des soldats à la France ! Il faut des bras pour « nos » usines et pour « notre » sol ! Et celles d'entre nous qui ont accepté avec allégresse les tortures de la maternité, non seulement pour léguer dans un enfant leur propre sang, mais pour qu'il soit heureux et fort et qu'un jour, conscient, éclairé, il poursuive après nous notre idéal de justice et de beauté, celles-là et les autres seront donc à la merci d'une administration criminelle qui ne sait que répondre aux mères éprouvées : « Vous êtes jeunes, de soigner les bébés, et c'est une malheureuse ignorante, recrutée au hasard, incapable de donner d'elle-même des soins intelligents.

Cette brillante matinée se termina par un choc chanté par tous les pupilles du 3^e et tous les camarades se retrouvèrent enchantés de cette fête si bien réussie, heureux d'avoir passé un bon après-midi, et contribué par leur entrée à aider *Le Libertaire* à poursuivre sa tâche révolutionnaire. A la sortie, de nombreux amis manifestaient le désir de voir bientôt une autre fête du même genre au profit du *Libertaire*. Je crois que satisfaction leur sera donnée et, sous le sceau du plus grand secret, je puis dire que les groupes organisateurs se surpasseront, si ce possible, aujourd'hui je ne puis en dire davantage.

En terminant, je tiens à présenter à tous nos amis connus et inconnus qui ont assisté à la fête de « leur » journal, les remerciements des trois groupes organisateurs, d'être venus si nombreux à leur appel.

En bloc, nous remercions bien sincèrement les artistes de talent qui s'appellent Buffalo, Devilliers, Ledac, Robert-Guérard, Charles Guerry, Fonval, etc., etc., qui sous la direction avisée et toute fraternelle de notre ami Charles d'Avray, surent donner le plus brillant éclat à cette fête qui ne sera pas, comme nous le disons plus haut, sans lendemain.

Emile Guichard.

Camarades,
par tous les moyens
venez en aide
au LIBERTAIRE

LA FÊTE DU Libertaire

Je dois dire tout de suite que la fête organisée au profit du vaillant organe anarchiste, par les trois groupes appartenant à la Fédération communiste révolutionnaire : Foyer populaire de Belleville, Jeunesse du 13^e, Originaires de l'Anjou, a remporté un plein succès. Dès 2 heures, la grande salle de la Bellevilloise était envahie par une foule de camarades venus des divers points de Paris et de la banlieue. L'organisation artistique avait été confiée à notre ami Charles d'Avray, c'est dire que le programme était parfait et, de l'avis de tous, jamais concert ne fut plus artistique et plus éducatif à la fois. Les camarades qui prirent leur concours à cette matinée furent justement applaudis. A côté des meilleurs chansonniers et chanteurs montmartrois qui, par le choix judicieux de leurs mélodies et de leurs chansons sociales, tinrent leurs auditeurs sous le charme de leur voix, le camarade Guérard fit entendre ses meilleures œuvres révolutionnaires, parmi lesquelles *Si les métaux parlaient* et *Révolution* dont le refrain fut repris en choeur par tout l'auditoire.

Mme d'Avray, dont l'éloge d'artiste n'est plus à faire, chanta avec le goût le plus parfait, d'une voix chaude et caressante, les plus belles romances de son mari et les camarades présents ne se lasseront point de l'applaudir et de lui faire bisser les œuvres qu'elle interpréta délicieusement.

Mais, à côté de tous les grands artistes, je dois une mention spéciale aux jeunes, déjà grands par leur talent, aux petits pupilles du 3^e qui, sous la conduite de leur professeur, Ch. d'Avray, ont chanté et joué comme de vieux professionnels.

Bien des camarades et, sans crainte de me tromper, je puis dire toutes leurs compagnes avaient les paupières humides en entendant ces frais bambins entonner des chœurs où vibrat la foi d'un avenir meilleur, d'une société harmonique où la haine serait bannie, l'amour, seul, ayant place dans le cœur de tous les humains heureux.

Le livre du grand-père, grande scène chantée, fut jouée à la perfection par la gentille petite Broquin et un de ses petits camarades dont je regrette de ne pas connaître le nom. le « plateau » leur est familier et c'est avec la plus grande aisance qu'ils y effectuent le moindre mouvement ; un tonnerre d'applaudissements vint récompenser ces deux artistes de leur bel effort artistique.

Cette brillante matinée se termina par un choc chanté par tous les pupilles du 3^e et tous les camarades se retrouvèrent enchantés de cette fête si bien réussie, heureux d'avoir passé un bon après-midi, et contribué par leur entrée à aider *Le Libertaire* à poursuivre sa tâche révolutionnaire. A la sortie, de nombreux amis manifestaient le désir de voir bientôt une autre fête du même genre au profit du *Libertaire*. Je crois que satisfaction leur sera donnée et, sous le sceau du plus grand secret, je puis dire que les groupes organisateurs se surpasseront, si ce possible, aujourd'hui je ne puis en dire davantage.

En terminant, je tiens à présenter à tous nos amis connus et inconnus qui ont assisté à la fête de « leur » journal, les remerciements des trois groupes organisateurs, d'être venus si nombreux à leur appel.

En bloc, nous remercions bien sincèrement les artistes de talent qui s'appellent Buffalo, Devilliers, Ledac, Robert-Guérard, Charles Guerry, Fonval, etc., etc., qui sous la direction avisée et toute fraternelle de notre ami Charles d'Avray, surent donner le plus brillant éclat à cette fête qui ne sera pas, comme nous le disons plus haut, sans lendemain.

Emile Guichard.

LES MARTYRS DE CHICAGO (1887)
Une brochure, avec portraits de Spies, Lingg, Fischer, Engel, Parsons, Fielden, Schwab et Neebe.
L'exemplaire, 5 centimes. Le cent, 5 francs, francs.

Le cas Lebris et l'insoumission

Le camarade Jules Le Gall nous raconte par la voie de la *Bataille Syndicaliste* de samedi 2 décembre courant, la visite qu'il a faite à la famille du réfractaire à l'Impôt du Sang, LE BRIS, qui refuse, comme vous le savez, de porter le fusil... homicide et fratricide.

Le Gall, dans son bel article qui nous fait connaître une belle mentalité — on souhaiterait qu'il y en eût beaucoup comme celle-là dans la classe ouvrière — qui est pour nous un réconfort, montre que les idées humanitaires et surtout rationnelles n'ont pas été propagées, jetées en vain au quatre coins du monde, que l'on dit être rond.

Le Gall s'attache surtout à faire ressortir pourquoi Le Bris « a choisi ce mode d'insoumission au militarisme de préférence à la désertion qui est de pratique plus courante et qui offre pour l'individu moins de chances de souffrances ».

Je ne dirais pas comme Le Gall ni comme Le Bris « moins », mais une toute autre série de souffrances qui exigent un caractère peu commun, un tempérament de lutte bien déterminé, qui est appelé à rendre des points au stoïcisme des Grecs.

La désertion à l'étranger me semble plutôt une tangente, aurait dit Le Bris à Le Gall... Il y a beaucoup de vrai dans cette simple affirmation, il est seulement regrettable que les Le Bris ne soient pas plus nombreux, cela rendrait la lutte aux quelques individualités décidées à entreprendre cette lutte, beaucoup plus aisée, féconde et entraînante. Mais aujourd'hui, comme de tout temps, les Le Bris sont l'exception.

— Le conscrit qui s'en va s'évite les vexations et les affronts qu'il ne pourrait pas subir, il s'évite Biribi.

C'est exact ; la désertion, l'insoumission, tout comme l'illégalité, sont des questions personnelles que l'on ne peut et ne saurait ériger en principe. Tout cela est bon si c'est fait consciemment, si on a bien envisagé le pour et le contre, les risques et les aléas de l'enfreinte à condition que l'on ait le souffle, la constance et l'audace de savoir la poser jusqu'au bout sans faire de victimes à côté. Ne pas faire comme tant d'autres qui partent avec un brio qu'ils ne sont pas capables de maintenir jusqu'au bout, qui se laissent plier par de bonnes paroles et finissent par prendre le virus de la caserne, s'emprisonnant moralement et physiquement jusqu'à la moelle. Au lieu d'être un exemple d'intégrité de caractère, uni dans ses moyens d'action, l'homme qui faille et cède, terminant par être ce que la galonnière dénomme « un bon soldat », devient un sujet de rigolade, un fantoche duquel on se sert pour assaigir ou épouvanter les autres, parce qu'il s'est prêté à être tourné en dérision.

Certainement l'insoumission *intramuros* exige plus de courage, de force et d'esprit de suite que celui qui passe la frontière, parce qu'il est beaucoup plus sujet aux laquenneries et à la méchanceté des gradés. Et on sait par Aeroult-Rousset s'ils ont l'esprit fertile dans les diverses manières de faire le mal autour de soi. *Vae victis !* disaient les Romains. Malheur au vaincu est encore et toujours vrai.

Passer la frontière, pour ne pas devenir un assassin, exige un courage moral peu commun, surtout si l'on n'a pas dans sa gibecière le minimum de l'existence assuré par des connaissances industrielles, commerciales, scientifiques ou simplement techniques, car alors on court au devant de la faim, du froid et de toutes les petites misères de l'existence humaine, propres à nos sociétés, dites civilisées.

Vous direz : *on peut s'adapter ou on va* ! Pour un homme trempé, qui ne veut faire de concessions à personne, c'est plus difficile qu'on ne semble croire. Quand on est anarchiste par raisonnable dosé de beaucoup d'idéal, l'adaptation et l'assimilation sont choses très difficiles, et pour certains impossibles.

La faculté d'adaptation est propre aux Briand, aux Crispini et à tous les saltimbanques de la question sociale, mais pas aux siennes, aux intuitions, aux impulsions, dérisoires qui prennent un temps considérable, des années même, alors qu'une réparation urgente s'impose.

C'est ce l'Etat. Et quand cet Etat sera maître de tout, quand le Collectivisme existe dans toute sa splendeur, alors dans toutes leurs splendeurs nous verrons catastrophes sur catastrophes, bêvures sur bêvures, rivalités de bureaux, de ministères, tandis que chacun rejetttera la responsabilité de l'accident sur son voisin, que les députés interpellent pour la « crise », des citoyens seront hachés menu comme chair à pain, pendant que d'autres citoyens iront à la conquête de l'assiette au beurre à coups de bulletin de vote.

A moins toutefois que Populo, fatigué de toujours payer la casse, ne se rebiffe et fasse ses affaires lui-même, chose plus probable.

José Landès.

Fédération Révolutionnaire Communiste

Le dimanche 10 décembre 1911, à 2 heures après-midi, salle Roudier, 103, rue Belliard.

GRANDE MATINÉE
Concours assuré des camarades Paul Paillette, Clovis, Coladan, Frank Cœur, Paul Bussy, Antino, Metzger, Mmes Esther et Jeanne B., chansonniers révolutionnaires dans leur répertoire.
Gausserie par le camarade Leydet.
Vestiaire obligatoire 0 fr. 50, donnant droit à une consommation.

But et Moyens

Depuis que le monde est monde, il y a toujours eu des renoueux, des mécontents, des penseurs, de véritables hommes d'action qui n'étaient pas satisfaits de l'ordre ou désordre social dans lequel ils vivaient.

De tout temps, des chercheurs, des réfugiés, des esprits rêveurs se cabrant contre les us et coutumes de leur époque ont tenté de réagir sur le milieu au prix de mille souffrances morales et physiques. Sensibles à l'inutile douleur humaine, ils se sont efforcés à remonter le courant de la routine, du plus facile, de l'immédiat, de la théorie du moindre effort en ce qui concerne le bien, le beau et le juste, critiquant sévèrement les rapports d'exploitaires, leurs privilégiés, ayant tout intérêt à ce que les hommes et les choses restassent subjuguées, liées à leur propre intérêt, à leur unique avantage, au détriment de toute la secte, colonie, tribu, communauté ou nation.

En remontant aux âges les plus reculés, l'Histoire nous révèle de ces types fortement trempés, doués d'une énergie bien caractérisée, laissant percer des traits bien définis qui ont laissé en nous l'emprise profonde qui fait de nous d'autres êtres que nous n'étions la veille, vu que leur expérience et leur mode de vie ont façonné la notre, dès que nous les avons mieux connus, plus cheris. Leur expérience est pour nous instructive et féconde pour qui aime méditer.

Pour ne pas nous perdre dans les dédales ou détails de l'histoire, qu'il nous suffise de citer les Démosthène, les Diogène, les Socrate, les Platon, les Caton, les Gracques, les Bulwer, les Spartacus, les Savonarola.

Bien avant les Babeuf, les Hébert, les Marat, les Danton, les Saint-Simon, les Fourier, les Considérant, les Barbès, les Proudhon, les Cafiero, les Bakounine, les Reclus et Kropotkin, tous hommes de grand savoir et d'une haute pensée, d'un bel idéal, ont bataillé pour définir, fixer et vulgariser les connaissances humaines. Tous visuaient et visuaient presque le même but.

Et il n'y a pas que les races latines qui ont poursuivi cet idéal, les Godwin, les Sterner, les Erasme, les Spinoza, les Swift, les Pouchkines, les Bouddhas et Confucius, d'autres, peuples ou races ont apporté leur effort à la tâche commune. Avant les fabliaux, Jean-Jacques, il y eut des Le Danie, Le Tasse, Cervantes qui, apportant leur génie à la foule anonyme, élevèrent la pensée humaine au rang de la plus belle et la plus puissante des divinités modernes, appuyée aujourd'hui par l'invention des Gutenberg et des Galvani.

Noble divinité qui a permis aux La Fontaine, aux Pascal, aux Rabelais, aux Victor Hugo, aux Balzac, aux Zola, aux Flaubert, aux Maupassant et tant d'autres de s'élever au rang des Galilée et des Colomb.

Combien de Thomas Munzer et de Jean van Leyde ont été et seront encore inspirés par le noble idéal contenu dans leur œuvre. Opérant des miracles autrement réels que ceux attribués à Jésus, par la vulgarisation des écrits des Voltaire, des d'Alembert, des Diderot, des Condorcet, venant après un Descares dans l'art de disséquer la Société, nos sociétés pourries et gangrenées par l'idée d'un Dieu, créateur de toute chose, tout bon et tout-puissant.

En sapant cette croyance par la base, ces penseurs ont voulu, désiré libérer l'homme de l'ignorance qui a fait que l'un est le maître, l'autre le valet, le riche et le pauvre, l'élèv et le réprobé, l'exploiteur et l'exploité. Chassant loin d'eux ce carcan, ils ont forcés l'homme à ne plus estimer son passage sur terre comme une tâche, un châtiment voulu par le mythe Dieu.

Le camarade J. P. Lafitte le dit très bien dans son article : « La Révolution contre la Politique. » (B. S. du 4 décembre.)

« Il y a actuellement deux structures — celle en présence et DEUX SEULEMENT, celle de la Bourgeoisie, du capital de la politique, et celle du Peuple, du travail, de la technique, du syndicalisme. »

Je suis totalement d'accord avec Lafitte, il n'y a et ne peut réellement y avoir que deux types bien caractérisés de société, avec des variantes et greffages si on veut, mais variantes peu importantes au fond.

Une société partant d'un Dieu, d'un Maître, d'une aristocratie quelconque, doit être forcément, fatidiquement centraliste et tenir pour hérésie, pour crime, toute vétille ou tentative de modification, quant au fond.

Une société partant du peuple, faite pour et par le peuple, pour bien représenter ce peuple, pour laisser une égale latitude à chacun de ses membres doit forcément partir de plusieurs points, de chaque point où il y a une communauté, une collectivité d'individus désirant jour des avantages et rentrer pour sa part dans les ennuis et frais ou embarras de la gestion totale. De là, dérive le Fédéralisme ayant à sa base la commune, pour petite qu'elle soit.

Forcément, ces deux systèmes : Centralisme et Fédéralisme doivent être ennemis l'un de l'autre, l'un doit bouffer l'autre. Et comme les politiciens tiennent plus du Centralisme, parce que partisans et créatures de l'Etat, ils ne peuvent admettre et même envisager la possibilité d'un autre système que le Centralisme, et surtout si ce système a pour nom et structure le Féderalisme ; ennemis nés, thèses irréconciliables malgré toutes les tentatives de jargon acrobatic de certains chèvre-chouistes.

Le camarade Lafitte dit, ou le laisse entendre, que le syndicalisme est une structure à laquelle il y a des réserves à faire, que j'envisagerai plus largement une autre fois. Pour aujourd'hui, qu'il me suffise de dire que je comprends très bien Lafitte : il est fédéraliste, son article le prouve, mais tous les syndicalistes ou se disant tels le sont-ils tous ? Les discours tout récents de la Chambre, des pères Ghesquière et Compère-Morel et autres Lanche, sont trop élégants pour que nous en doutions.

Aussi, voyez avec quelle vitesse et quelle

hâte ils précipitent les événements et provoquent les gaffes dans les rangs de la classe ouvrière, et surtout dans les cadres du prolétariat organisé. Nous osons dire que le dernier scandale où on a essayé d'assassiner un militaire bien connu par son action directe, n'est pas une tentative isolée, et encore moins œuvre du hasard ou de la chance pure et simple. Voyez plutôt avec quel entraînement les Compère-Morel s'écrivent :

« Il faut qu'on sache qu'une grande fraction du parti socialiste partage à cet égard les idées de notre collègue Ghesquière. »

« M. Ghesquière. — ...Grèves violentes, émeutes locales, sabotages et chasses aux renards, tout ce qu'on appelle à présent les méthodes de l'action directe, furent mises en œuvre pour aboutir à la défaite du syndicalisme révolutionnaire. »

Le Quinze-Mille Compère-Morel à raison, un socialiste parlementaire ne peut concevoir le syndicalisme comme un anarchiste ou un anarchisant, pour la bonne raison qu'il n'a pas encore compris le côté ou le caractère indispensable d'action directe dans la réalisation de ses rêves, désirs et besoins.

Nous conclurons, pour ce qui fait de nous, le syndicalisme n'a pas une structure proprement à lui, vu que cette structure est toute une philosophie ou plan d'ensemble. Le syndicalisme emprunte ses moyens à la philosophie ou au degré d'évolution du milieu ouvrier. Le syndicaliste sera partisan de l'action directe s'il est fédéraliste ou partisan du réformisme, action légale (donc votard invité) et de là l'approvera, tout ce qui centralise et tue l'individu, conscientement ou inconsciemment.

J. Thiolouse.

Les moyens seront envisagés sous le rapport « Passion » dans un prochain article.

J. Th.

A partir de décembre prochain, le Syndicat des Employés de la région parisienne dévoilera, dans La Bataille Syndicaliste, les dessous des grands bazars de la nouveauté.

1^o L'exploitation du prolétariat par la Maison Dutayel, dans le système du crédit par abonnement ;

2^o L'édification de fortunes colossales, au détriment du personnel et de la clientèle, par :

Le Bon Marché,
Le Louvre,
Le Bazar de l'Hôtel-de-Ville,
La Samaritaine,
Les Galeries Lafayette,
Le Printemps,
Le trust commercial :
Les Nouvelles Galeries,
Paris-France,
La Ménagère,
Les Magasins Réunis.

CARNET D'UN RÉVOLTE

La femme dans la lutte ouvrière.

Penchée sur ton travail, éclairée faiblement par la lampe, pendant que tes petits dorment, tu penses ! Tu penses que ton patron te donne un salaire dérisoire pour ton travail dont il retirera un respectable bénéfice ; tu penses qu'avec ce bénéfice qu'il te vole sur ton travail, lui ou son fils, engrangera des maîtresses, aura hôtel privé sur l'avenue, auto, et loge au Français, pendant que tes enfants maigriots ont froid sous leur culotte sans caleçon et ont encore faim que le repas est terminé !

Une fois de plus, tu viens de lever l'éternel noeud de la révolte ; l'injustice de ton sort t'a fait redresser la tête, et tu cries à tes exploiteurs : « Assez !... » Tu as manifesté dans la rue en chantant l'Internationale, tu t'es battue contre les agents, les défenseurs de l'ordre ou plutôt de tes maîtres, qui vous ont dispersées : des réunions ont été brûlées, on y a parlé de revendications et d'exploitation. Tu as peut-être été victorieuse, mais ta révolte s'est arrêtée là, tu n'as pas cherché plus loin la cause de tes souffrances et de celles des tiens !

Et, penchée sur ton ouvrage, le soir, tu as pensé que malgré ta révolte, rien n'a changé !...

A qui la faute ? A toi, non ! A nous tous, les prolétaires, moutons dociles, chiens fidèles !

Et tu penses que cela est bien triste : une vie semblable de travail, de fatigue et de misère, et, dans ton cœur, monte un espoir d'une vie plus belle. Cela ne changera-t-il donc jamais, serons-nous les éternels parias, cries-tu ! Non, femme, mais il faut que tu t'arraches, que tu t'écoutes ! De toi, dépend beaucoup l'avenir, des jeunes cervaux se trouvent entre tes mains ; mais tu les envoies au catéchisme, tu les remplies ou les fais remplir de préjugés, que tu désapprouves même, tu laisses des prêtres de tous les dogmes tailler leur cerveau.

C'est de l'enfant que dépend l'avenir. Mais ainsi, tu ne fais pour plus tard que des croynants et des résignés qui, comme toi, se corberont sous le joug des exploitateurs, qui, comme toi, souffriront, manqueront du pain. Si tu veux que cela cesse, si cela te révolte, prends conscience de ton rôle, femme !

Donne à tes enfants, ou fais leur donner une éducation rationnelle et basée sur les sciences naturelles, dépourvue de préjugés, ne suivant aucun dogme autoritaire. Tu en feras ainsi des hommes, et non des esclaves qui pourront comprendre et discuter et n'accepteront pas sans les examiner les affirmations de ceux qui voudront les dominer.

L'Invasion ! La lutte contre les bureaux de placement

donne à E. P., dans Terre libre, l'occasion de lancer cette affirmation :

La lutte contre la main d'œuvre étrangère est maintenant, en France, dans le prolétariat, une condition sine qua non de son emancipation.

Et tous ceux qui ne sont pas de son avis sont à la dévotion d'Israël. Bravant sa censure, je me permets de contredire son opinion.

Si, au lieu de dire aux prolétaires : luttez contre le capital, luttez contre les exploitateurs, nous leur disons : luttez contre l'autre prolétariat, de la viendra votre bonheur. Votre malheur ne vient pas de ce que vous êtes exploités, mais c'est parce que d'autres travailleurs, d'un autre pays, veulent vivre. Foutez-les donc à la porte de votre « patrie » ! Luttez contre l'envahissement étranger ! De cette manière, on rendra les travailleurs antipatriotes, d'après E. P. ! Je ne vois pas beaucoup de différence entre ces conceptions et celles des syndicats français de la Bourse libre du Travail.

Je crois, plutôt, que cela ne ferait que raviver le sentiment patriotique. Au contraire, des Français allant à l'étranger, et des étrangers venant ici, cela diminuerait les chances de guerre, les intérêts y aidant, l'Internationale serait un fait accompli.

Ernest Duté.

A CHAUMONT

Devant le tribunal de Chaumont comparaissaient, le 27 novembre écoulé, Mme Louise Silvete, demeurant à Paris, 68, rue Rochechouart, et Emile Harrel, habitant Trelazé, vendeur de journaux et brochures révolutionnaires.

Les inculpés étaient poursuivis, sur denunciation de Mme Bourgoise, directrice de l'Ecole normale de Chaumont, pour avoir distribué des feuillets néo-malthusiens, l'autre pour avoir facilité cette distribution par l'envoi desdits feuillets de propagande néo-malthusienne.

Après une brillante plaidoirie de M. Fernand Izouard, du Barreau de Paris, le tribunal remit à huitaine le prononcé son jugement.

Lundi dernier, 4 décembre, par des attendus fortement motivés, le tribunal prononça le mal fondé de la plainte et acquitta sans dépens les prévenus.

Les juges de Chaumont, à l'encontre de la vieille demoiselle Bourgoise, n'ont rien vu de contraire aux bonnes mœurs dans le feuillet incriminé. Cette vénérable demoiselle trouve monstrueux que l'on conseille aux couples humains de ne procréer qu'à bon escient, dans le meilleur état de santé possible et alors que l'on est sûr, autant que faire se peut, de ne mettre au monde que la quantité d'enfants que l'on peut convenablement nourrir et élever.

Mme Bourgoise, à son âge, pourrait être grand'mère de nombreux rejetons ; elle a égoïstement préféré laisser à d'autres les joies, surtout les charges, de la maternité. Ce qu'il ne l'a pas empêchée de venir pousser à la barre le couplet aux accents patriotiques sur le dépeuplement de la France. M. Izouard lui fit judicieusement remarquer qu'elle était mieux fait de prêcher d'exemple, en faisant elle-même des enfants, au lieu de jeter l'anathème sur ceux qui poursuivent un idéal de beauté, de mieux-être et de justice.

Comité de Défense Sociale

La brochure explicative sur l'Affaire Rousset est à l'impression, d'ici quelques jours elle sera mise à la disposition des Comités et des organisations ouvrières.

Pressons-nous pour créer le plus d'agitation possible, Emile Rousset, que les galonniers tortionnaires ne veulent pas relâcher, passera incessamment en conseil de guerre. Il faut que le bruit de nos protestations parviennent aux oreilles du jury militaire, et que l'ouest innocent nous soit rendu.

Les secrétaires des Comités de Défense des villes suivantes : Villeurbanne, Valence, Avignon, Arles, Marseille, Toulon, Saint-Raphaël et Nîmes, sont priés d'organiser leur meeting sans retard, de façon qu'après entente avec le Comité de Paris, le délégué que nous enverrons puisse parcourir la région en évitant des frais et des pertes de temps.

Le trésorier a reçu :

Liste 60, 12 fr. 75 ; Schevenel, 0.75 ; Vale à Compiègne, 2 ; Monier à Romans, 2 fr. ; collecte chez Varlot à Essonne, par Lebault, 5 fr. ; syndicat du bâtiment à Maisons-Laffitte, 5 fr. ; syndicat diamantier à Divonne, 10 fr. ; syndicat verriers à Vierzon-Forges, 5 fr. ; syndicat typos à Belfort, 3 fr. ; Comité de Défense de Trelazé (souscription), 15 fr. ; syndicat métallurgistes à Sens, 5 fr. ; Pierre Nagy, 5 fr. ; Help à Argenteuil, 10 fr. ; Union Fontenaise, 8 fr. 50 ; syndicat métallurgistes à Romorantin, 1 fr. 50 ; Comité de Défense de Fressenneville, 5 fr. — En caisse, 738.75.
Total 894.25
Dépenses 35.45
Reste en caisse 858.80

Adresser les fonds directement à Ardouin, trésorier, 86, rue de Cléry, Paris.

LE BON APOTRE

Nous ne voulons pas terminer le compte rendu de notre fête, sans dire quelques mots de la comédie en un acte due à la plume de notre ami et collaborateur E. Guichard.

Le Bon Apôtre est un trait d'hypocrisie sociale mis à la scène pour en dégager un enseignement moral. L'œuvre est simple, sobre, mais cinglante contre le pharisisme des meurs bourgeois. Voici le sujet :

Un journaliste dirige une feuille de province qui s'est donné comme programme le relèvement moral et matériel de la France par la repopulation ! Exhorter à faire beaucoup d'enfants et, comme conséquences logiques, faire une guerre acharnée aux faiseuses d'anges, aux avortées et autres misérables du néo-malthusianisme. Le journaliste se fait sévère, sans pitié, implacable à l'égard des spécialistes du genre. Comment ! enseigner à la malheureuse femme du peuple à n'être mère que quand elle le désirera. Lui apprendre à ne pas mettre au monde de la misère, cela est un crime, et notre pluminif réclame impérativement l'application de l'article 317 du Code pénal, travaux forcés, bagne, etc. etc.

Notre rédacteur est en train de terminer un article virulent sur la décadence qui menace la Patrie par la pénurie des naissances, quand sa maîtresse fait irruption dans son bureau. Femme élégante, jolie à croquer et, — excitant savoureuse — mariée à un M. Poire, qui ne l'est pas que de son nom. Pleine de passion et bouillante de désirs, elle vient chercher chez son amant ce qu'elle ne peut trouver chez son mari, ce dernier étant frappé de dérélictitude.

Femme élégante, jolie à croquer et, — excitant savoureuse — mariée à un M. Poire, qui ne l'est pas que de son nom. Pleine de passion et bouillante de désirs, elle vient chercher chez son amant ce qu'elle ne peut trouver chez son mari, ce dernier étant frappé de dérélictude.

Après s'être bâclés à bouche que veux-tu, les deux amoureux roucoulent en rappelant les agréables souvenirs des premières rencontres, des craintives caresses et des possessions furtives.

Soudain le visage de Marguerite s'assombrît ; la frivolité fait place à une anxiété poignante : elle déclare à son amant qu'elle est enceinte, et que son mari la tuera. — car M. Poire est féroce sur le chapitre de l'adultére, — lorsqu'il saura la catastrophe de son honneur (!!) avait sombré dans quelques maisons louche.

<

EN PROVINCE

MONTGEAU-LES-MINES

Pour la première fois à Montceau, nous avons eu le plaisir d'entendre Sébastien Faure, le dimanche 26 novembre.

C'est dans la vaste salle du syndicat des mineurs, devant environ 600 personnes, dont une centaine de femmes, qu'il dévoile magistralement « La Faillite du Christianisme ». Ce sujet, quoique très épique, fut traité de façon à être compris de tous les auditeurs ouvriers et intellectuels représentés par un grand nombre d'instituteurs et institutrices. Ce fut au milieu des applaudissements unanimes ou presque qu'il démontre que les religions s'éteignaient, que les individus devenus consciens sur le terrain antireligieux, délaissaient de plus en plus les églises de toutes natures.

Il critiqua d'une façon adroite les agissements des parlementaires plus occupés à palper leurs quinze mille francs qu'à faire affaires des malheureux votards. Ce qui ne dut sûrement pas faire plaisir aux organisateurs de la conférence, militants unitaires.

Un pauvre habitué des boîtes à bon Dieu voulut prendre la parole, non pour la contradiction dont il nous dit être incapable, mais pour expliquer que les notabilités cléricales de la région avaient refusé d'accepter l'invitation qui leur avait été faite de venir défendre leur religion, sous prétexte qu'elles n'avaient pas été averties à temps.

Cette excuse ne sera plus valable la prochaine fois que Faure reviendra, car ce dernier saura prendre ses précautions ; alors nous verrons si nos bons jésuites se déferont encore. Il a été dommage que quelques curés, très connus par ici pour leur propagande d'avachissement, ne soient pas venus, car nous aurions pu assister à un duel oratoire qui n'aurait pas tourné sûrement à l'avantage des ensoutanés.

A regretter aussi le prix d'entrée trop élevé pour un pays où les conférences bâtuvelles sont gratuites. Et puis beaucoup de mineurs abruti par la politique et l'alcool préfèrent porter leurs dix sous au mas-troquet, plutôt que de les donner à une œuvre.

Mais qu'il me soit permis de faire une petite critique à une réplique de Faure qui vient nous dire que « la Ruche » était la seule entreprise de ce genre qui existait en France.

Ah ! mais alors, camarade Faure, et « l'Avenir Social », de Madeleine Vernet, ne compte-t-il pas ? Il me semble que cette œuvre qui n'a pas les ressources de la Ruche est beaucoup plus intéressante, à ce point de vue qu'elle est plus pauvre et qu'elle n'a pas pour la soutenir un talent d'orateur à sa disposition. Laissez l'égotisme aux bourgeois et donnez la main à celle qui tout en étant votre concurrente, travaille au bonheur prochain de l'humanité, tout comme vous, par l'éducation des jeu-

nes générations qui seront les pionniers de la société nouvelle.

J. Blanchon.

ROANNE

Mouvement social

Une grève vient de se déclarer dans une tannerie roannaise, à laquelle la population ouvrière de notre cité n'attendait pas. En effet, d'après le renom que possède ce bâti, beaucoup auraient parié que de longtemps encore la maison Desbenoit jeune et Cie, sise à Lafarge, n'aurait pas de conflit avec ses ouvriers. Et pourtant, maintenant, c'est un fait accompli : la grève est déclarée. Ces travailleurs pressurés par leurs exploitants, travaillant comme des fourgots pour des salaires de famine, ont rompu la chaîne de servitude ; il faut dire aussi que le Syndicat des Cuirs et Peaux, par sa propagande intensive de ces derniers temps, a beaucoup contribué à faire comprendre à ces parias la honteuse exploitation dont ils étaient victimes ; qu'en restant à l'état d'isolement, sans solidarité entre eux, ils perpétuaient leur état de misère au bénéfice de leurs exploitants, lesquels à la place du cœur ont un coffre-fort.

Tout cela a ouvert les yeux des plus incrédules et la question du ventre a fait le reste ; la grande majorité est venue au syndicat quelques temps avant que le conflit éclate. C'est justement cette course vers le groupement qui poussa les patrons à la provocation en arrêtant la mise en travail des peaux ; les ouvriers syndiqués flairant un piège, profitèrent de cette occasion pour envoyer un cahier de revendications pas trop chargé pourtant, puisqu'il demandait 0 fr. 05 d'augmentation de l'heure, la suppression du travail du dimanche (oh ! repos hebdomadaire sanctionné par une loi), les heures supplémentaires payées moitié plus et celle de nuit payées double. Ceci pour éviter les abus. Comme on le voit, rien d'exagéré, et pourtant ce fut un refus brutal ; d'où conflit. A l'heure actuelle, les patrons ont déclaré le lock-out ce qui permet à ces travailleurs de se reposer n'ayant plus à faire la chasse aux renards, qui étaient au nombre d'une quinzaine.

Les grévistes sont résolus à ne pas rentrer sans avoir obtenu satisfaction. Ils ont adressé une proclamation à la population ouvrière par voie d'affiches, où ils expliquent les motifs du conflit et demandent aux travailleurs de les soutenir. Il faut espérer que cet appel sera entendu. Les ouvriers syndiqués ont décidé de verser le sou du franc sur leurs salaires. C'est là un bel exemple de solidarité ouvrière.

Je conclus en disant qu'il ne faut jamais désespérer d'organiser la classe ouvrière ; il est un moment où, poussée par les événements journaliers qui se produisent et les faits sociaux qui se déroulent, le travailleur courbé se révolte. Je viens d'en donner un exemple.

F. Daideri.

Communications

FÉDÉRATION COMMUNISTE REVOLUTIONNAIRE

(Groupe des originaires de l'Anjou.)

Dimanche 10 décembre, à deux heures, salle du Foyer Populaire, 5, rue Henri-Chevreau

GRANDE FÊTE FAMILIALE avec le concours des chansonniers révolutionnaires : Guérard, Léon Israël, Paul Paillette, Larrouy, Franck-Cœur ; Mmes Esther, Henri d'Alphand, de Solliac, et Mlle Jeanne Sauvage, mandoliniste ; des camarades Colladant, Henri d'Alphand, Fernandéus, dans son répertoire. Marcel Gallay, dans les œuvres d'Avray, Guichard, Leblanc, baryton, etc., etc.

Le programme : Le Bon Apôtre, comédie en un acte de E. Guichard.

Julien (Guichard), M. Poire (A. Kerner), Marguerite (Mme de Solliac), un garçon de bureau (A. Kohler).

Entrée gratuite. Métro et chemin de fer de Ceinture : Ménilmontant.

Syndicat des Auteurs et Gens de Lettres. — Le vendredi soir, 8 décembre prochain à 8 heures et demie, 49, rue de Bretagne, dans la salle des fêtes du Restaurant coopératif. Grand meeting de protestation contre les dernières condamnations dont nos amis Hervé et Auroy viennent d'être victimes.

Réagissons, n'oublions plus les nôtres. Exigeons qu'ils nous les rende. Nous le pouvons.

Tous au meeting, vendredi prochain 8 décembre, 49, rue de Bretagne.

Ordres inscrits à ce jour : Pierre Quillard, Sébastien Coly, Louche, Jacques Dhur, E. Guichard, Morange, Kress, Duffart.

Entrée : 0 fr. 30.

Le surplus de la recette dépassant le montant de la location de la salle sera employé à faire circuler des listes de signatures protestant contre l'infaime condamnation de Granjouan.

Par ordre : Le secrétaire,

H. ANTOINE.

Fédération révolutionnaire communiste du 18e. — Jeudi 7 décembre à 8 h. 30 à la maison Comme, 42, rue Doudeauville, réunion publique et contradictoire. Le conférencier Uni-Jambiste Rosin dans sa propagande. Les voleurs des pauvres. L'assistance publique dans la société capitaliste. Appel à tous.

Fédération révolutionnaire communiste du 18e. — Dimanche 10 décembre à 2 heures, salle Roudier, 103, rue Belliard, causeur par Leyder sur la propagande révolutionnaire, partie de concert par des chansonniers et artistes révolutionnaires. Appel à tous les militants.

Groupe des Temps Nouveaux. — Samedi 9 décembre à 8 heures et demi, salle du Bijou-Concert, 37, faubourg du Temple, grande conférence : les parlementaires socialistes contre la classe ouvrière, leur déclaration de guerre aux syndicalistes révolutionnaires ; les discours des députés Ghesquière et Compère-Morel, Prendront la parole : André Girard, A. Mairaud,

Par ordre : Le secrétaire,

H. ANTOINE.

Groupe des amis de la « Bataille Syndicaliste »

— Dimanche 10 décembre à 2 heures, à l'Avenir Social, 17, rue des Ursulines, St-Denis, causeur par le camarade Goldschidt, du Club Anarchiste, sur « l'Impunitance Parlementaire ».

Groupe des amis de la « Bataille Syndicaliste »

— Dimanche 10 décembre à 2 heures, à l'Avenir Social, 17, rue des Ursulines, St-Denis, grande famille au profit de la Bataille, concert avec le concours des camarades du groupe artistique syndical. Causeur par le camarade Léon Clément : Contre l'exploitation de l'enfance, dans la famille, à l'école, à l'atelier.

Entrée : 0 fr. 50.

VILLENEUVE-SI-GEORGES

Groupe d'Etudes Sociales. — Samedi 9 décembre à 8 heures et demi, café Henri, rue du Pont-de-Fer, causeur par un camarade sur le syndicalisme.

BORDEAUX

Groupe d'éducation sociale. — Réunion dimanche 10 décembre à 2 heures et demi, bar du Dragon, 35, rue des Augustins, Jacks traînera : De l'individu et la société.

Pierre Dumas, de la Bataille Syndicaliste, M. Pierrot, Georges Durupt, Entrée : 0 fr. 30.

Groupe de langue italienne. — Les camarades sont priés d'assister plus régulièrement et plus nombreux aux réunions du samedi, rue de Bretagne, salle 1. Samedi prochain 9 décembre à 8 heures et demi, on discutera d'une façon sérieuse et définitive des moyens pour intensifier notre propagande. Venez nombreux.

MARSEILLE

Le groupe international d'études sociales présente les camarades désireux de parfaire leur éducation, qu'une causerie sera faite par un copain le samedi 9 courant à 9 heures du soir. Sujet traité : Moi et l'état actuel.

Rendez-vous habituel, bar de la Gerbe d'Or, place du Change.

Comité de défense sociale. — Dimanche 10 décembre à 6 heures du soir, assemblée générale au siège, 63, allée des Capucines.

NIORT

Groupe d'éducation libertaire et néo-malthusien, rue Porte-Saint-Jean, 26, au fond de la cour, causeries et controverses tous les mardis et samedis à 8 heures et demi, le dimanche matin à 9 heures et demi.

Invitation cordiale à tous les copains.

SOUCTIONS

pour l'heure de la P. R.

Anonyme (Orthez), 2 fr. ; Anonyme (Gard), 0 fr. 50 ; Idem, 0 fr. 60. Un ami de Lyon, 5 fr. Pour répandre nos journaux, 0 fr. 20. Un instituteur écouté du Caillot ! 4 fr. 1 M. terrassier, 0 fr. 80. Un griffon de Brest, son père, 1 fr. Charnasse (Lyon), 2 fr. Magrin (Bordeaux), 0 fr. 60. Un camion, vicime de Briand, 3 fr. Lucien Révol (Macon), 5 fr. Ouvrier, 0 fr. 40. Un instituteur syndiqué, 3 fr. Contre les lois scolaires, 1 fr. : Un vieil anarchiste, 0 fr. 50. Louis L., 0 fr. 30. Dame Dynamite, 0 fr. 40. Total : 31 fr. 20. — Merci à tous.

Pour la Liberté

Jeunesse syndicale de Trizac, 10 fr. ; C. D., 0 fr. 50 ; X. B., 0 fr. 50. Cotisation hebdomadaire, 0 fr. 50 ; Corine, l'Inquisition espagnole, 0 fr. 50. Un admirateur du Libertaire, 0 fr. 50. Collange, 0 fr. 25 ; J. Blanchon, 1 fr. E. Grenier, 0 fr. 50 ; G. Laplanche, 1 fr. ; X. 2 fr. X., 0 fr. 30. Collecte faite par le groupe des T. N. par Lombard, 1 fr. 75. Rispail, 1 fr. Fradin, 1 fr. 30. Remi par Chabot, pour les camarades de Lyon, 4 fr. Mon professeur, 3 fr. Martire, 0 fr. 10. Fontenelle de Bezons, 1 fr. Estelle, 1 fr. ; Bouduoux, 0 fr. 80. Alf. Charles, 0 fr. 50. Cotisation hebdomadaire, 0 fr. 50. Un libertaire, 1 fr. Un auvergnat, 0 fr. 40. R.-R. Tosello, 1 fr. 50. Un groupe de mineurs révoltés de Carnaules, 4 fr. Rascle, 1 fr. La précédente souscription des camarades de Bezons était de 5 fr. 75 et non de 5 fr. 25 comme il a été dit par erreur.

SAINT-DENIS

GROUPE DES TEMPS NOUVEAUX

— Réunion

du groupe le dimanche 10 décembre à 10 heures du matin, buvette de l'Avenir Social, 17, rue des Ursulines, St-Denis. Causeur par le camarade Goldschidt, du Club Anarchiste, sur « l'Impunitance Parlementaire ».

BRIDAT.

— Notre librairie est ouverte le dimanche jusqu'à midi, les autres jours jusqu'à 7 heures du soir.

BADIOU. — Il est indispensable que les communications soient envoyées individuellement en raison de la distance qui sépare chaque rédaction.

Un camarade désire correspondre avec les copains d'Oyonnax (Ain) et avec les copains boutonniers de Méru (Oise). Envrie à Delorme, poste restante, à Thiers (P.-de-D.).

Un camarade désire entrer en relation avec des agriculteurs pour fonder une association agricole.

Envrie à Sivry, 100, poste restante, Decazeville (Aveyron).

L'imprimeur-gérant :

Emile CARRE.

15, rue d'Orsel. — Paris.

La santé de la femme 0 05 0 10
L'Avortement (Dr Lafaille) 4 » 4 30
Le problème sexuel (V. Méric) 0 15 0 20
Défendons-nous (pour le Néo-malthusianisme) 0 20 0 25
Le Néo-Malthusianisme est-il moral ? 0 20 0 25
L'Education sexuelle (J. Marستان) 2 50 2 75
La loi de Malthus (G. Hardy) 0 75 0 80

LANGUE INTERNATIONALE

Premier manuel espérantiste.

La langue espéranto 0 10 0 15

Clé espéranto 0 05 0 10

L'Espéranto en 40 leçons 0 75 0 85

Grammaire espéranto de Beaumont. 1 50 1 65

Nova Gvidlibro por soldato en ciutlando (Le nouveau Manuel du Soldat traduit en espéranto) 0 40 0 15

Al la Virinoj rau iau, Urbain Goher 0 10 2 15

Carte postale espéranto illustrée par Villette 0 10 0 15

Antipatriotisme (Hervé) 0 15 0 10

La Internacia 0 10 0 15

Les anarchistes et la langue internationale 0 10 0 15

L'Espéranto et l'avenir du monde 0 40 0 15

(Laisant) 0 50 0 55

Carte postale espéranto (les 6) 0 10 0 15

La Botanique (J. L. de Lanessan) 0 10 0 15

La Préhistoire (S. et A. de Mortillet) 0 10 0 15

La Physiologie (J. Lamourier) 0 10 0 15

L'origine de tous les cultes (Dupuis) 2 50 3

Les Enigmes de l'Univers (Hechel) 2 50 3

La Psychologie ethnique (Ch. Léonard) 1 90 2 25

La sœur du burnous (V. Octon) 2 75 2 35

</div